



ABONNEMENTS.

	Lyon	Départem.
Un an. . .	15 f.	18 f.
Six mois. .	8	9
Trois mois.	4	5

ANNONCES.

15 centimes la ligne.

LE VENGEUR,

Revue Littéraire, Dramatique, Musicale et Artistique de Lyon,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

RÉDACTION,
ADMINISTRATION.
Pour tout ce qui concerne le journal, s'adresser franco au rédacteur en chef.

BUREAUX :
Rue de la Préfecture, 4,
au 5^e.



L'UNION FAIT LA FORCE.

On rendra compte de tous les ouvrages et brochures, ainsi que de toutes les romances et autres œuvres de musique, dont deux exemplaires auront été déposés au bureau.

On rendra compte aussi de tous les tableaux et expositions de peinture, dont il aura été donné avis au rédacteur, et généralement de tous les objets d'art.

MÉTHODE ROBERT.... ET BERTRAND,

Pour faire suite à la Méthode Robertson, ou d'un enseignement gratuit qui COUTE TRÈS-CHEER.

Quand vos occupations et vos cors aux pieds vous le permettent, il vous arrive quelquefois, je le suppose, de prendre votre canne ou votre ombrelle, et de sortir pour respirer à votre aise l'air impur de la ville.

Or, dans vos promenades, vous n'avez pas été sans apercevoir de rue en rue, diverses maisons empaquetées dans une affiche-monstre. Si, par un caprice dont je suis loin de vous faire un crime, vous avez éprouvé la plus petite velléité de connaître le contenu de la susdite monstruosité, vous avez pu lire, sans le moindre télescope, à cent cinquante mètres de distance (nouvelle mesure), les phrases suivantes :

« Cours complet et ENTIÈREMENT gratuit de langues étrangères (prononcez étrangères), en cinquante leçons ; » ou bien : « Cours de musique (toujours gratuit et incomplet) par M. Blagmann ou M. Charlatamini, d'après la méthode Robert.... et Bertrand. »

FEUILLETON.

UNE VICTIME.

Jérôme Pinson était bien le jeune homme le plus crédule du monde entier. C'était l'antipode complet de Saint-Thomas.

Jérôme Pinson était assez instruit ; il avait fait ses classes dans le collège d'une grande ville ; il raisonnait assez juste, et depuis qu'il avait quitté les bancs de l'école, plus d'une fois il avait donné quelques bons conseils touchant la culture de la betterave à monsieur son père, riche propriétaire, et gros fermier faisant valoir son bien, maniant lui-même la bêche et la charrue, et ne quittant la campagne que pour conduire ses troupeaux à la ville.

Jérôme Pinson jouissait de toute la simplicité d'idées et de manières que l'on est convenu d'accorder à l'homme des champs ; mais il joignait à cela divers petits goûts bizarres empruntés aux mœurs citadines.

Parmi ces goûts, on distinguait principalement un amour désordonné pour les journaux. Or, le mélange de la crédulité naturelle de Jérôme, et de sa passion artificielle, avait fait de ce jeune homme un être à part, un modèle-type dont on ne peut trouver les traces dans l'histoire qu'en remontant au-delà de vingt ans et en fouillant parmi les bénévoles lecteurs, abonnés au *Constitutionnel*.

Jérôme croyait aux journaux comme à la voix de dieu : chaque mot était pour lui une parole d'évangile : il n'était pas de Puff, si grossier qu'il fut, qui ne trouvât en lui un admirateur et un fidèle croyant.

Or, voici ce qui arriva à Jérôme Pinson à l'occasion de sa manie.

Notre héros avait alors 25 ans.

Un jour, ayant accompagné son père dans la ville de *** , il lut dans un journal l'annonce suivante.

« M. Marion, ex-employé de la maison Foi et comp. de Paris, entrepreneur de mariages, possède une clientèle nombreuse de partis vacants masculins et féminins depuis 16 jusqu'à 60 ans et au-dessus, et depuis 0

Diable ! dites-vous, tout ahuri, il paraît que ces messieurs regorgent d'anglais et d'italien, et veulent, à l'instar du Nil, fertiliser de l'excédant de leur science l'humanité ignorante.

Comme rien ne s'oppose à ce que vous désiriez être fertilisé, sans bourse délier, vous prenez le premier omnibus qui vous tombe sous le pied, et vous allez sur-le-champ vous faire inscrire chez le professeur en question. Mais ici commence les déboires.

D'abord on vous donne lecture du cahier des charges, qui n'est en effet qu'une longue charge :

1° Le Cours a lieu avant le lever du soleil ; pour peu que vous cultiviez le sommeil avec une prédilection marquée, cela commence à vous faire ouvrir les yeux.

Mais ce n'est pas tout :

2° Comme garantie de votre exactitude à suivre les leçons gratuites, on exige de vous le dépôt préalable de cinq écus de cent sous qui répondront pour vous, et dont moi, je ne vous répondrais pas pour le plus mauvais de tous les sous de Monaco, qui jouissent en général d'une assez triste réputation.

jusqu'à 100,000 livres de rente.

Le tout au plus juste prix. »

A dater de ce moment, M. Pinson fils n'eut plus qu'une idée, celle de se marier ! Après avoir déclaré à son brave homme de père, le projet le plus extravagant que jamais cervelle humaine ait enfanté, il écrivit à M. Marion une longue lettre, dans laquelle, après avoir fait une description exacte de son physique et de son moral, il pria l'entrepreneur de lui mettre de côté une jolie petite cliente âgée de cent mille livres de rente au plus, et riche de 18 ans au moins.

M. Marion répondit qu'il ne pouvait expédier le parti demandé, parce qu'il n'avait alors en magasin qu'une jeune orpheline de 17 ans et 9 mois, possédant 120,000 livres de revenu.

M. Jérôme répondit sur-le-champ que la jeune orpheline lui allait comme un gant.

M. Marion répondit encore que c'était une affaire conclue, et qu'il attendait de l'argent.

Au bout de quinze jours, l'entrepreneur demanda de nouveau de l'argent pour faire les démarches auprès de la demoiselle. Au bout d'un mois, il en demanda pour la troisième fois, afin de pouvoir terminer les clauses du contrat.

Trois semaines plus tard, M. Jérôme Pinson, sur l'avis de l'ex-employé, partit pour avoir une entrevue avec sa future. Il emportait avec lui un sac d'écus au grand complet, et la bénédiction de son père par-dessus le marché. La bénédiction seule devait lui rester.

En descendant de voiture, Jérôme vola, plutôt qu'il ne courut, chez M. Marion. Il fut parfaitement reçu.

— Eh bien, jeune homme, lui dit-on, avez-vous apporté de l'argent ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien ! Ma foi, vous arrivez à temps ; demain je donne une soirée où je vous ménage une entrevue avec Mlle Julie de Bernac, votre prétendue.

— Une fille noble ! s'écria Jérôme.

— Parbleu ! je ne fait que des mariages comme il faut, moi !

En effet, si Morphée ne vous quitte pas à temps ; si votre blanchisseuse ne vous rend pas votre linge la veille ; si vous avez la moindre colique qui vous retienne une simple fois chez vous ; si votre montre retarde, de complicité avec votre professeur ; si, par suite d'une de ces circonstances, vous perdez une seule leçon, vos écus sont, comme la leçon, perdus pour vous. Et le pire de l'affaire, c'est que vous ne pouvez rien dire, le cas est prévu par le cahier des charges.... C'en est une fautive !

Mais je veux bien vous accorder que vous êtes vigilant comme un coq, exact comme une montre marine, et que, pendant deux mois, vous n'avez pas esquivé une seule corvée, pas fait la moindre école buissonnière. Fier de la science que vous n'avez pas acquise, vous allez réclamer votre dépôt.

« Quoi ! monsieur, vous répond-on d'un air pathétique, je vous ai enseigné le palagon, je vous ai inculqué les principes du tartare ; grâce à moi vous connaissez maintenant le goth, le visigoth et l'ostrogoth, et pour prix de mes peines, vous venez me redemander de l'argent ! Oh ! monsieur, c'est bien peu délicat ; d'ailleurs je n'ai pas de monnaie. »

La péroraison de ce discours vous subjugué, vous reconnaissez le tort que vous avez eu de venir.... prendre des leçons gratuites, et vous vous retirez de mauvaise humeur, de sorte que les leçons vous reviennent à 50 centimes pièce, sans compter la dernière qui vaut toutes les autres.

Voyons si vous en avez pour votre argent.

Supposons pour cela que vous avez habité la Chine pendant long-temps : vous parlez très-convenablement la langue chinoise : de plus, vous l'affectionnez d'une manière toute particulière, parce qu'elle vous rappelle de tendres souvenirs, pour cause de nez retroussé, de cheveux idem et de sabots aussi ; mais, depuis que vous avez quitté le céleste empire, vous n'avez rencontré aucun Chinois avec qui vous ayez pu converser.

« Bon, dites-vous, en voyant l'affiche-monstre, un professeur de chinois, ça doit parler chinois. En un instant vous voilà chez l'auteur de l'affiche, vous lui souhaitez le bonjour en chinois. (Si j'avais l'honneur d'être mandarin, je vous dirais comment on dit bonjour dans cet idiôme, mais je ne suis pas même un

Charmante enfant, charmante enfant qui a eu bien des malheurs : elle a perdu son père un an avant sa naissance, et sa mère est morte en la mettant au monde. Heureusement, elle a trouvé en moi un tuteur comme on en voit guères.

— Oh ! Monsieur ! je vous devrais mon bonheur !

— Cela me fait penser que vous me devez encore quelques petites avances. Allez chercher votre argent et nous réglerons cela.

Une fois les comptes faits, avec cette légère hyperbole qui sied si bien au caractère de l'apothicaire, le fils Pinson réfléchit que pour la soirée du lendemain il lui fallait une toilette complète. Mais comment trouver en vingt-quatre heures un habillement qui fût juste, c'est-à-dire qui ne pèchât par aucun côté, et sût donner de la tournure à celui qui le porterait ? Jérôme Pinson voulait de la tournure, or, il n'y a pas moyen d'en avoir avec des effets de pacotille. Pour rencontrer une idée, notre malheureux prit un journal qui n'en avait pas, mais qui s'en passait facilement à l'aide d'une page entière d'annonces.

Son premier coup-d'œil tomba sur les lignes suivantes :

« Trois Etoiles, tailleur breveté. — En 48 heures habillement complet et de commande. »

Jérôme se transporta immédiatement chez M. Trois Etoiles, il exposa sa fâcheuse position. Trois Etoiles le mesura aussitôt du haut en bas et dans tous les sens, et lui promit un équipement au grand complet pour la soirée du lendemain.

— Mais vous n'avez que vingt-quatre heures devant vous, objecta le fils Pinson.

— Qu'importe le temps, répliqua M. Trois Etoiles, il n'y aurait que douze heures que ce serait absolument la même chose.

Horrible jeu de mot dont vous comprendrez bientôt le sens.

Avant de quitter le magasin du tailleur, Jérôme fut obligé de payer la moitié de la peau de l'ours qu'on lui avait promise. Trois Etoiles voulut bien ne pas exiger d'avance la seconde moitié.

Disons encore que le total de la somme était effrayant.

obscur magot et je ne connais nullement la langue de Confucius. Vous allez voir que je ne suis pas le seul). Vous souhaitez donc le bonjour en chinois : le professeur lève les pouces en l'air et répond en français.

— Comprends pas, milord.

— Mais je parle cependant chinois, dites-vous d'un air étonné.

— Possible ; ce n'est pas une raison pour que je comprenne au contraire.

— Cependant vous êtes professeur de chinois, objectez-vous au comble de la surprise.

— Cela est vrai, je le professe, mais je ne le parle pas.

— Ah ! c'est différent. Mais au moins vous le comprenez ?

— Pas mieux ; je n'en sais pas un seul mot.

— Mais alors, comment pouvez-vous l'enseigner ?

— Par la méthode Robert..... et Bertrand.

Si votre maître n'en sait pas d'avantage, je vous demande un peu ce que vous pouvez savoir pour vos 25 francs, au bout de vos cinquante leçons. Vous ne seriez pas même propre à servir de muet à l'empereur de la Chine, quoique ce poste exige peu de frais d'éloquence.

Je ne vous parle pas des grammaires-Blagmann qu'il faut acheter pour comprendre les langues Charlatamini et *vice versa*, lesquelles grammaires coûtent douze fois leur valeur et ne vous apprennent pas un iota ; tout cela rentre dans les faux-frais au bout desquels vous n'avez qu'une fausse idée d'une fause langue.

D'où je conclus par mon titre, c'est-à-dire que la méthode gratuite coûte horriblement cher. » *(Historique).*

THÉÂTRES.

COMPTE-RENDU.

« On ne peut contenter tout le monde et son père. »

Ce vers si énergique est surtout d'une vérité effrayante en fait de journalisme.

Dans le monde vous pouvez à votre aise ne pas vous prononcer pour ou contre telle personne ou telle chose ; il n'en est pas de même du journaliste ; il ne peut rester neutre, son silence

Que voulez-vous ? — il fallait bien payer l'idée et l'annonce de M. Trois Etoiles. — Habillement complet en 48 heures !!!

En sortant du magasin notre jeune homme, qui voulait avoir un logis à lui, se mit à la recherche d'un appartement garni.

Après avoir monté plus d'escaliers qu'il n'en faudrait pour escalader le ciel, M. Jérôme loua une chambre qu'on lui assura être fort indépendante, et qu'il paya encore d'avance. Vous croyez peut-être que l'infortuné en a fini avec les misères des grandes villes. — Hélas ! tout cela n'était qu'un prélude, écoutez.

Si vous avez été quelquefois sur le point de vous marier, ou mieux encore, si vous êtes marié, vous devez vous rappeler avec quelle minutie vous recherchiez alors tout ce qui pouvait relever votre bonne mine, si vous en possédiez une, ou vous donner un air coquet, si vous en étiez veuf.

Telle était la position de M. Jérôme Pinson.

Il trouva d'abord que sa chaussure convenait mieux à un marchand de volailles qu'à un jeune homme sur le point de prendre femme. Pour remédier à ce petit inconvénient, M. Pinson fils tira un journal de sa poche et lut ce qui suit :

« M. trois X, bottier de l'empereur de Maroc, voulant se faire connaître, donne sa marchandise au rabais. — Il n'y a qu'une forte consommation qui puisse donner un bénéfice. — Il vend au comptant, et il espère que le public le sera..... content. »

Jérôme acheta une paire de botte au cordonnier du roi de Maroc.

Des pieds à la tête la distance n'est pas grande, surtout quand on est petit. Notre amoureux trouva que le besoin d'un chapeau neuf et à la mode se faisait généralement sentir. Son journal à la main, il se dirigea vers un marchand chapelier auquel il acheta un castor noir imperméable et *pur-sang*.

Delà il sauta chez un marchand de lingeries et demanda une chemise, non sans avoir consulté son journal.

— Monsieur désire-t-il du Marleix ? demanda la première demoiselle de magasin.

— Oui, oui, du Marleix pur.

même est interprété comme une condamnation : jugez un peu des conséquences de son opinion hautement exprimée.

S'il dit blanc, il aura contre lui ceux qui aiment le noir.

S'il dit noir, il aura contre lui ceux qui aiment le blanc.

S'il dit blanc et noir, il aura contre lui ceux qui aiment le noir et ceux qui aiment le blanc.

C'est un dilemme d'où il ne peut sortir : ou la colère des uns ou la fureur des autres. Le seul avantage qu'ait le pauvre diable, c'est de pouvoir choisir.

« Et souvent des deux maux, il ne prend pas le moindre. »

Ces réflexions assez sauvages nous sont venues à propos de notre article de dimanche dernier sur Mad. Roule.

On nous a accusé de n'être ni juste ni impartial.

Certes, on s'est étrangement trompé, car personne plus que nous ne rend hommage aux brillantes qualités de notre prima-dona.

On n'a pas fait attention que nos observations ne s'adressaient pas au talent de la cantatrice, mais au vice de la nature. Nous avons parlé d'une voix cuivrée, mais nous n'avons pas dit que ce fût la faute de Mad. Roule, car nous aurions soutenu une absurdité ; nous avons parlé d'intonations douteuses, c'est encore un défaut d'organe contre lequel tout le travail et toute la bonne volonté du monde ne pourraient rien.

Nous n'avons signalé ces défauts que comme existant et non pas comme reproches faits à Mad. Roule. Nous étions si loin d'avoir l'intention qu'on nous a prêtée, que nous avons été le premier à applaudir à notre nouvelle chanteuse et nous avouons ici avec toute notre franchise qu'elle possède un talent en première ligne.

Du reste ce qui nous rassure sur le jugement que nous avons porté, c'est que tous les journaux de Paris qui ont parlé de Mad. Roule se trouvent d'accord avec notre propre opinion.

Ce peu de mots suffira, nous pensons, pour convaincre les personnes qui nous ont accusé avec plus de zèle et de violence que de politesse et de savoir-vivre ; cependant si une dernière observation était nécessaire, nous dirions que les person-

nes qui nous reprochent notre sévérité sont les mêmes qui nous reprochaient il y a un mois notre excessive indulgence.

Vous le voyez, nous avons bien raison de dire en commençant :

« On ne peut contenter tout le monde et son père. »

Maintenant, abordons notre compte-rendu.

Dimanche l'*Ambassadrice* à la place de la *Muette* annoncée le matin. Ce changement a eu pour cause une grave et subite indisposition de notre premier ténor qui est présentement au lit, menacé d'une troisième saignée. On s'est aperçu au théâtre de la maladie de M. Siran. Les spectacles ont été plus ou moins insignifiants ; en ce sens qu'ils ont attiré fort peu de monde. Il est reconnu qu'à Lyon, il n'y a que le grand opéra, à grand spectacle et à grand fracas pour attirer une grande foule et faire une grande recette.

Et cependant il y a des opéras comiques si jolis, si gais, si gracieux et si bien joués. Allez entendre Audran dans l'*Ambassadrice*, dans *Fra-Diavolo* et dans le *Postillon de Longjumeau*, et vous me direz si ce n'est pas un charmant spectacle qu'un opéra comique chanté par notre ténor léger. Quoi de plus délicieux que la romance du second acte et le grand air du troisième acte dans *Fra-Diavolo* ; quoi de plus suave que la ronde du *Postillon* et l'air du second acte !

Dans *Fra-Diavolo* nous devons encore donner des éloges à M. Lecerf, qui joue les anglais au naturel, mais avec plus d'esprit que n'en ont ordinairement ces insulaires, et Mad. Sandé-lion, notre gentille dugazon, qui a fort bien joué et chanté le rôle de Zerline.

Dans le *Postillon*, nous mentionnerons encore M. Lecerf, le marquis le plus marquis de toute la noblesse de France et de Navarre, et Mad. Maire qui, quoique durement repoussée, n'en a pas moins fort bien chanté le rôle de Magdelaine.

Outre ces deux opéras-comiques, nous avons eu encore le *Maitre de Chapelle*, par MM. Dabadie et Lecerf, et par Mad. Maire.

Puis, avec cela, une représentation de Perrot et de Carlotta Grisi, et plusieurs comédies parmi lesquelles *la Calomnie* tient

— Quelque chose de fin ?

— Mais oui, pas trop gros.

— Monsieur veut-il une chemise collante ?

— Au fait, j'aimerais assez une chemise collante.

— Eh bien, nous avons votre affaire. Si vous voulez passer dans l'arrière-boutique, nous allons vous essayer cela.

— Ah ! vous essayez les chemises ! s'écria Jérôme avec étonnement, Fichtre ! quel geure !

Il passa dans l'arrière-magasin d'un air dégagé ; lorsqu'il en sortit, il était raide comme un piquet et ne pouvait aller chercher son mouchoir dans sa poche, malgré le besoin urgent de son nez qui appelait à chaque instant ledit mouchoir d'une voix lamentable.

Un criminel empalé ne devait pas avoir plus mauvaise grâce. La chemise à bon marché lui revenait à 46 fr. 39 centimes. Il avait éclaté deux chemises collantes en les essayant.

En sortant du magasin de lingerie, Jérôme Pinson s'aperçut que le temps se mettait de mauvaise humeur. La pluie commençait à tomber. Pour prévenir le dégât qui pouvait en résulter pour sa toilette, notre héros se pourvu d'un ample parapluie chez un marchand dont il découvrit l'adresse, et dont il lut les merveilles, à la quatrième page du journal qui ne le quittait jamais.

Voilà donc M. Jérôme Pinson, fier de sa toilette, se pavanant dans les rues et bravant sous son parapluie la fureur des éléments. Mais le ciel ne voulut pas que cela se passât ainsi. Un vent violent s'étant élevé, et se mêlant à une pluie qui tombait avec force, le fils de M. Pinson s'aperçut bientôt de la fragilité des choses de ce bas monde, et surtout des objets qu'il avait achetés. D'abord le parapluie se replia sur lui-même avec toute la légèreté d'un sauteur de corde et, au lieu de garantir des injures du temps la tête de M. Jérôme, forma un vaste réservoir pour les eaux qui glissaient le long du manche et s'infiltraient par les bras dans les vêtements du malheureux patient, qui devint bientôt plus humide qu'un canard sauvage au sortir du bain.

Courir chez le marchand de parapluies et lui adresser les reproches les plus vifs, fut pour notre homme l'affaire d'un moment. Mais à toute la colère du jeune homme le marchand n'opposa que son imperturbable sang-froid et ce peu de mots :

— Ma foi, monsieur, je ne vends pas des parapluies pour garantir d'une inondation et servir de parachute : mes parapluies ne servent que pour la belle saison.

— Des parapluies pour la belle saison !

— Certainement, sans cela je ne les vendrais pas au rabais et à si bon marché.

Il n'y avait rien à répondre contre cet argument : Jérôme tourna le dos et sortit ; mais un nouveau déboire l'attendait à la porte ; l'infortuné s'aperçut que sa chaussure faisait eau de toutes parts comme une vieille barque percée à fond de cale. Il voulut s'en prendre à son cordonnier qui lui répondit fort tranquillement.

— Je vous ai fait des bottes pour marcher et non pour naviguer ; si je vous avais donné des bottes pour vous servir de bateau dans l'occasion, je ne vous les aurais pas vendues au rabais : d'ailleurs l'empereur de Maroc n'en porte jamais d'autres...

— Eh bien ! je le plains s'il pleut souvent dans ses états, reprit Jérôme, il doit avoir de fréquents rhumes de cerveau...

M. Pinson fils entra chez lui tout furieux et grelottant de froid. En ôtant son chapeau il s'aperçut que son couvre-chef avait changé du noir au gris tant il avait été lavé et relavé. Prévoyant la réponse du chapelier qui ne vendait des objets que pour la belle saison, il s'abstint d'aller le gronder. Il se borna à chauffer son lit pour se coucher et se guérir du frisson. En se déshabillant, il éclata du haut en bas la chemise Marleix, qui vraisemblablement n'avait été fabriquée que pour servir une seule fois, et dans la belle saison.

Bref, lorsqu'il fut au lit, il voulut dormir pour se reposer de toutes ses infortunes. Mais son mauvais génie devait le poursuivre jusques sous les couvertures. (*La fin incessamment.*)

PAUL PRÉAUD.

toujours le premier rang, même avant *la Marquise de Senne-terre* et *M.lle de Belle-Isle*.

Comme vous le voyez, il y avait de quoi recréer agréablement le public, surtout quand la comédie est jouée par des artistes tels que MM. Desgrully, Bezeville, Verdellet, Isidore Viette et Pougin et M. mes Bezeville et Desbrières. Eh bien ! le public a boudé. C'est ce que l'on appelle boudier contre soi-même.

Au Gymnase, Mlle Verneuil a joué deux fois *Il y a seize ans*. Mlle Verneuil a eu raison, elle est parfaite dans ce drame : au 6e et 7e tableaux surtout, cette actrice a eu des inspirations sublimes et a joué avec une vérité et un pathétique entraînants. Elle a été parfaitement secondée par MM. Seguy, Auguste, Alexandre, Eugène et Vigny ; et par Mesd. Legros et Brunet.

A propos de Mad. Brunet, nous profiterons de l'occasion pour donner à notre excellente digne les éloges qu'elle mérite dans *l'Ami Grandet*. Elle lâche les mots de manant et de polisson avec une hauteur et une colère de grande marquise.

M. Vigny a fort bien rendu le rôle d'un vieux hussard. Il jure tarteifle à faire honte aux Allemands pur-sang. Ainsi se vérifie chaque jour la prédiction que nous avons faite il y a longtemps en disant que cet artiste n'avait besoin que de quelques bons rôles pour devenir un jour un bon acteur. *Le naufrage de la Méduse* a commencé sa fortune. Depuis lors, M. Vigny a fait plusieurs créations fort heureuses.

Grand miracle ! grand miracle !! Breton a joué deux fois dans *Renaudin de Caen* et dans *Bruno le fileur* !!! Il a été ébouriffant de comique.

Breton est de ces artistes dont l'on ne peut se passer.... Pour ma part je le pleurais déjà, car il y avait si long-temps que je ne l'avais vu (8 jours sans Breton c'est un siècle) que je le croyais mort, ou tout au moins enfermé à la Grande-Chartreuse. Point du tout, Breton est toujours ici, il est tout aussi drôle, tout aussi original, tout aussi extravagant que par le passé. Pourquoi donc joue-t-il si peu souvent ?

— Deviendrait-il petite maîtresse ? — hélas ! non. C'est que cela ne dépend pas de sa volonté.

Nous avons revu *Moustache* qui est toujours un vaudeville fort bien joué par MM. Ambroise et Rousseau et par Mad. Buycet qui, dans cette pièce, est le type de la grisette parisienne.

Nous en avons fini avec le passé, parlons un peu de l'avenir. On annonce le *Zingaro* au Grand-Théâtre pour Perrot et Carlotta Grisi. Rachel arrive cette semaine avec ses tragédies classiques ; elle est, dit-on, appelée à faire renaître ici les beaux jours de Talma.

En attendant, on attend toujours le 3^e début de Mad. Roule. Ce début aura lieu ce soir dans *l'Eclair*, vu l'indisposition prolongée de M. Siran, qui ne permet pas de jouer les *Huguenots*. Du reste, ce n'est qu'une affaire de forme.

De plus on attend une nouvelle chanteuse qui se nomme Mad. Ferri.

Au Gymnase on attend *Déjazet*, et l'on attend une représentation extraordinaire au bénéfice de M. Ambroise, laquelle représentation se composera de *la Famille du Fumiste*, *d'un Secret*, et de *la Meunière de Marly*.

En un mot, le monde dramatique est dans une attente générale.

Pour finir comme nous avons commencé, par une citation, puissions-nous ne pas dire plus tard, comme Lafontaine :

Et qu'en sort-il souvent ?

— Du vent.

MUSIQUE.

CERCLE MUSICAL.

Nous espérons pouvoir donner aujourd'hui les statuts de la nouvelle Société artistique qui vient de se former dans notre

ville ; mais ces statuts ne nous ont pas encore été communiqués ; force nous est donc d'attendre. Du reste, nous ne sommes pas fâché de ce retard qui nous permet de revenir sur l'organisation et le but du Cercle musical.

Bien des gens superficiels ne verront dans la nouvelle association qu'une manière agréable et nouvelle de passer le temps :

Nous, nous voyons, dans cette noble organisation entre des gens du monde et des artistes, un but plus grand et plus élevé ; ce but c'est la naturalisation de la musique dans notre ville ; non seulement parmi la classe aisée, c'est-à-dire parmi la bourgeoisie, mais encore parmi le peuple.

Honneur à toutes les nobles intelligences qui concourent à cette tâche difficile !

Nous pourrions, si nous voulions, rappeler ici l'influence immense de la musique, autrement dit de l'harmonie et du rythme sur le caractère et l'esprit humains, ainsi que sur les mœurs des nations ; mais cela nous entraînerait trop loin ; d'ailleurs le fait est assez simple par lui-même. Bornons-nous donc à étudier la mission du Cercle musical, en raisonnant d'après son prospectus.

La nouvelle Société a tout d'abord, devant les yeux ce précepte d'Horace :

« Utile dulci. »

Précepte que, quoi qu'on fasse, on ne doit jamais perdre de vue.

Pour arriver à réaliser à la fois l'utile et l'agréable, c'est-à-dire pour arriver à plaire et à instruire tout à la fois, il fallait d'autant plus de peine que l'entreprise était très-difficile en elle-même.

Et bien ! les fondateurs du Cercle musical ont surmonté heureusement les difficultés.

Pour les dames du monde qui demandent, avant tout, qu'on les amuse et qu'on les distraie, les concerts et les expositions d'objets d'art ; pour les gens du peuple studieux et désireux d'apprendre, les leçons de musique et de chant ; tout à la fois l'étude des principes et l'exécution de ces principes ; enfin, la théorie et la pratique de la science musicale.

Certe, voilà une grande œuvre ! Il y a là une exquise galanterie pour le monde, une belle et touchante philanthropie pour dissiper l'ignorance.

Puis, le Cercle Musical s'est rattaché aux autres branches de l'art en offrant généreusement un asile à tous les ouvrages des artistes, tant en peinture qu'en sculpture. Le Cercle n'a pas oublié qu'il faisait partie d'une immense famille ; il n'a pas renié ses frères, au contraire il les a appelés à lui avec bienveillance, et leur a offert abri et protection.

En un mot, le Comité Musical a su allier en même temps ce qu'il devait au monde d'où il sort, à l'art qu'il doit propager et aux artistes dont il fait partie. — Il a parfaitement compris toutes les obligations que la nécessité lui imposait.

Or quand on bâtit sur des bases aussi larges et aussi fermes, le monument que l'on élève est éternel.

Il en sera de même du Cercle Musical : Il pourra peut-être par des causes dépendantes du hasard et des circonstances, se modifier, s'éteindre même, ce que nous ne croyons pas ; l'idée-mère n'en restera pas moins debout, et, d'une manière ou d'une autre, l'œuvre commencée aujourd'hui sera continuée ; car il en est de l'esprit comme de l'appétit : plus on lui montre, plus il désire.

Nous reviendrons plus d'une fois encore sur une des plus belles associations de notre ville ; notre but aujourd'hui a été seulement de montrer qu'il y avait dans la composition du Cercle Musical autre chose qu'une idée mondaine.

Le Rédacteur en chef, PAUL PRÉAUD.